

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ecuador (Notes de voyage)

Richard Désormeau

Volume 37, Number 2 (218), April 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32289ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Désormeau, R. (1995). Ecuador (Notes de voyage). *Liberté*, 37(2), 66–77.

RICHARD DÉSORMEAU

ECUADOR

(Notes de voyage)

« C'est dans l'extraordinaire que je me sens le plus naturel. » Cette remarque que Bernard se fait à lui-même au début des *Faux-monnayeurs* m'a suivi tout le long de mon adolescence, et je me demande si, une dizaine d'années plus tard, je retrouverai cet état de grâce en posant le pied à Quito.

On a dit que les gens timides étaient souvent courageux. C'est que, placés dans des circonstances inhabituelles, notre compréhension de la réalité se transforme et devient plus limpide. La vérité existe enfin. C'est un appel, une chance que nous saisissons toujours, un élan continuels que rien n'arrête et qui fait écarquiller les yeux des moins subtils.

Cette lucidité soudaine n'est sans doute pas le privilège de la timidité, sauf que pour nous c'est l'instrument d'une innocente revanche sur la banalité.

Mais comment savoir si plusieurs années passées à résoudre des difficultés pratiques n'auront pas englouti à jamais ce miracle ?

*

J'aurais voulu placer en tête de ces notes une phrase tirée d'*Ecuador* : ça aurait tué dans l'œuf toute arrière-

pensée. Mais on me complique la tâche, et je dois m'étendre plus que je ne l'aurais souhaité.

Pourquoi l'Équateur ? Aurais-je été séduit par la beauté d'un titre ? C'est possible, car c'est un des seuls noms de pays que la littérature française permettait encore à un écrivain. Mais en feuilletant les guides de voyage, je me rends compte que mon intuition du début était la bonne, même si ce pays m'attire maintenant pour des raisons plus simples. C'est un des plus petits pays d'Amérique latine, et pourtant il la contient toute : mer, volcans, jungle ; Indiens, Noirs, Métis. Voyage lointain idéal pour un homme trop lié.

Quant au livre de Michaux, je dois l'admettre, je l'ai lu dans un esprit d'opposition. À force de se plaindre des conditions de vie du pays, je me suis demandé, un peu trop communément peut-être, pourquoi il n'était pas rentré chez lui plus tôt (c'est d'ailleurs le récit de son départ — la descente du Napo et de l'Amazone — qui est le plus passionnant), et s'il n'y était pas resté finalement que pour vérifier sa prophétie du début, écrite à Paris : *Je n'ai écrit que ce peu qui précède et déjà je tue ce voyage. Je le croyais si grand. Non, il fera des pages, c'est tout.*

*

Quito, le dimanche 26 décembre.

En sortant de l'avion le manque d'oxygène vous prend à la gorge. L'effet est saisissant, certes, mais ce n'est pas l'impression d'un manque qui étonne. On pose sa main sur la rampe et on promène aussitôt son regard sur les alentours : partout la végétation abonde et nous sommes bien aux abords d'une ville ; le ciel et les nuages sont les mêmes que partout ailleurs ; des gens marchent, travaillent, respirent. C'est indéniable, ce pays ne manque pas d'air. On dirait plutôt que des corps étrangers se sont

introduits dans l'oxygène par la force. On dirait une meute affamée envoyée par le néant pour vous étrangler.

On nous avait pourtant avertis : « Protégez-vous contre le mal de l'altitude. À votre arrivée, reposez-vous quelques heures. Ne fumez pas. Ne buvez pas. N'entreprenez pas de longues promenades. » Mais notre chambre est tellement miteuse que nous n'avons pas su nous restreindre.

Nous avons traversé des places et des marchés. Nous avons visité l'église du monastère San Francisco. Puis d'autres places, d'autres marchés, sous la pluie et dans le froid. Les rues sont sales et bruyantes. Il y a des mendiants partout. Sur la grande place du monastère, des garçons de dix ans aux vêtements troués, le visage, les pieds et les mains noircis, cirent les chaussures des passants. Puis on cède le passage à un cul-de-jatte. Au coin d'une rue, un homme, amputé des bras et des jambes, regarde le ciel de son landau.

Plus tard, en soirée, examinant un plan de la ville, ma femme voit soudainement son visage se couvrir de sueur. Nous avons mal à la tête. Nous nous traînons jusqu'à l'hôtel. La nuit est une longue épreuve.

*

Nous nous sommes enfuis de Quito au petit matin. Quatre heures d'autobus à subir cette musique harassante ou mièvre qui vous suit partout et qu'il sera à peu près impossible de fuir durant tout le voyage. Par moments, on se demande si la membrane du haut-parleur n'est pas fissurée, ou si c'est le chauffeur qui n'a pas réglé le poste sur la bonne fréquence. (Dans un hôtel de Quito, en ouvrant la porte de notre chambre, nous entendrons cette même musique d'un haut-parleur fixé au-dessus du lit.)

Ambato, bourgeoise et besogneuse. C'est jour de marché. La ville est pleine d'Indiens descendus des montagnes. Il y a tellement de marchands que beaucoup d'entre eux se sont installés sur les amoncellements de terre qui flanquent les rues excavées.

Les Indiennes transigent froidement : on est ici pour vendre, vous y êtes pour acheter. Chez nous, lorsqu'on traite une affaire, on prend soin surtout de ne pas le laisser paraître. Soit que l'on détourne le sens de la transaction pour la fondre tout à fait dans un semblant de cordialité, soit qu'au contraire, la traitant franchement et sans détour, on ne vous montre jamais assez combien tout dépend de vous et, si vous savez lire entre les lignes semble-t-on vous dire, de l'importance de votre situation. Ici, pourtant, les touristes se plaignent constamment de la froideur des Indiens.

En traversant le Parque Cevallos, une jeune fille se poste devant moi et me tend sa main ouverte. Je lui signifie mon refus d'un léger signe de la tête. Elle a vu mon sourire. Elle ouvre tout grands les bras, rejette la tête vers l'arrière, se précipite sur moi, m'entoure la taille de ses bras, appuie sa joue contre mon ventre... et lève les yeux.

*

En route pour l'*Oriente*, ou vers ce que nous nous plaçons à nommer *jungle*. Nous faisons halte à Baños quelques jours. C'est une ville de bains et de tourisme. Plusieurs ne s'y arrêtent pas justement pour cette raison. On se demande si c'est à la ville qu'ils veulent échapper ou à leur état de touristes.

*

Miracle des voyages de ma jeunesse...

Aujourd'hui trop d'événements me séparent de ces années, et tout ce que je puis voir c'est combien il en coûte de se juger soi-même et le monde tels que nous sommes.

J'ai devant moi de hautes montagnes, des toits d'ardoises et de tôles, des arbres et des fleurs inconnus ; à flanc de montagne, la géométrie des terres andines, la haute cascade qui alimente les bains. À vingt ans, mon esprit aurait tenté de soulever ce paysage, par mon idéalisme j'en aurais fait un tout évanescent, insaisissable.

Jamais je n'ai vu une ville bien construite, rarement une colline. Jamais un panorama parfait !

Si je pouvais donner du relief à une province...

Mais peut-être ce miracle existe-t-il toujours, car ce que j'ai devant moi s'étonne d'y être encore. Que de pluies, que de vents et de soleils, que de patience et de solitude pour cette éternité !

*

Sur les hauteurs du Tungurahua, à près de quatre mille mètres d'altitude, un chien se dirige vers nous. (J'avais lu, dans un guide de voyage, que si nous allions nous promener en montagne, il valait mieux s'armer d'un bâton pour se protéger des chiens souvent trop agressifs.) Je me penche lentement pour ramasser un bout de bois : le chien vient à notre rencontre. Je tends mon bâton sous son museau pour connaître tout de suite sa réaction. Il recule comme le font les quadrupèdes, puis relève la tête et me regarde avec au fond des yeux cette question : pourquoi ?

J'ai plusieurs fois eu recours instinctivement à ce regard ; souvent j'ai « tendu l'autre joue » pour décontenancer un agresseur. Mais la parole du Christ n'est utile

que si l'adversaire repart avec en lui la douleur qu'il voulait vous infliger. S'il poursuit sa route sans hésiter, c'est que la religion n'y pouvait rien.

Puis apparaît le maître. C'est le véritable homme des montagnes ; vieillard à la peau cuivrée, sac en bandoulière, moustache pleine de morve. Il se présente, nous serre la main, et nous parle pendant une dizaine de minutes. À la fin, comme nous ne comprenons rien à ce qu'il dit, nous nous excusons, quelque peu embarrassés. Puis, nous ayant à peine quittés, il se retourne et s'exclame, sans aucune fierté, mais dans l'étonnement du miracle : « J'ai cent huit ans ! »

*

C'est chose connue que toute manifestation publique prend dans la bouche de ses promoteurs ou de ses adeptes des proportions démesurées. À moins qu'on ne s'y soit laissé prendre, la déception suit presque inévitablement cette surenchère.

Nous avons entendu dire, et lu, que Baños était le lieu de rendez-vous des touristes et des habitants de la région pour les fêtes du Nouvel An. Nous avons donc reporté notre séjour en Amazonie afin de participer à l'événement.

Toute la journée les touristes débarquèrent avec leurs sacs à dos, puis les Indiens et leur famille, descendus des montagnes à bord de leurs camionnettes, la plupart recouvertes de bâches pour pouvoir y loger leur marmaille.

Dans la rue, à la tombée de la nuit, on allumera, dispersés en plusieurs endroits, les bûchers où brûleront des poupées géantes représentant soit des personnages historiques honnis, soit des personnages publics aimés mais à qui on veut permettre de se renouveler. Au coin

d'une rue, j'ai cru comprendre (sans trop m'y attarder) qu'on brûlait un *gringo*.

À minuit les enfants ont fait sauter des pétards tandis qu'on continuait d'alimenter les feux dans les rues. Deux danses publiques étaient organisées : l'une réservée, par le choix musical, aux Équatoriens, et l'autre, quelques rues plus loin, réservée aux jeunes Occidentaux nostalgiques des années soixante-dix, et organisée par le *Hard Rock Café* de la place. Mais à la fin, les deux places furent monopolisées par les Blancs. Les Indiens et les Métis se tenaient aux abords, éberlués devant le spectacle impudique des étrangers qui savent que demain ils seront loin.

Plus tard dans la nuit, quand les bûchers n'exhaletaient plus qu'une faible fumée et que les rues étaient de moins en moins fréquentées, un homme, appuyé contre le vide, se tenait sur le trottoir une bouteille à la main. Il observait, consterné, un couple d'Allemands tout près de lui qui, debout au milieu de la rue principale, s'embrassait d'une façon qui aurait pu être gênante, même dans l'intimité.

*

Je ne sais quoi dire ni quoi penser de l'Amazonie. Une chose est certaine, nous ne sommes pas ici dans la jungle. Cette immense forêt n'est pas très différente des forêts nord-américaines. Bien qu'il y ait abondance de palmiers, bien que le soleil pèse de tout son poids, que les singes vivent en liberté et que la végétation prenne le dessus sur tout, la forêt amazonienne reste ferme comme le bois d'un bouleau, et on cherche en vain cette nébulosité sauvage que lui prête si souvent l'imagination.

Point de mystères nouveaux ou d'effroi de l'inconnu.

Il est vrai que c'est la saison sèche et que les Andes sont encore toutes proches.

Seul le *matapalo*, un arbre tueur d'arbres, symbolise une probable inquiétude des profondeurs. Ses branches tentaculaires s'attachent aux troncs de ses voisins les plus faibles, les enserrant jusqu'à les étouffer et à se les incorporer. Michaux dit qu'il n'est pas rare qu'un bûcheron trouve en son centre le bois d'un *cumbi* ou d'un cèdre rouge.

*

J'ai fait la promenade d'Otavalo jusqu'à la lagune de San Pablo. À la sortie de la ville on escalade une petite colline couverte d'eucalyptus, puis on traverse les terres généreuses des Otavalos. Au bout d'une heure on aperçoit, dans l'ombre de l'Imbabura, la lagune et les villages qui la bordent. Les labours s'étendent sur les pentes jusqu'aux rives marécageuses. En bas, un fermier cultive ses champs à l'aide d'une charrue tirée par un bœuf.

À partir de là, en traversant le village, j'ai fait une bonne partie du chemin entouré d'une horde de chiens agressifs et survoltés. Par chance, j'avais pris avec moi mon parapluie, et j'ai dû m'en servir pour éloigner ces bêtes trop insistantes. (Au moment du départ, comme le ciel était couvert, je m'étais dit que mon parapluie pourrait aussi servir à me défendre en cas de besoin.)

Je souris encore quand j'entends l'agent de voyage nous dire que l'Équateur est une petite Suisse. (Cherchait-il à nous décourager de partir ?) J'ai eu la chance, l'été de mes vingt ans, par l'intermédiaire d'un voisin, de trouver un emploi dans une petite usine du Valais, et, hormis la subtilité et la richesse des verts, je ne vois, dans cette campagne, rien qui me rappelle ce pays que l'on sait, avec raison, trop strict. Ici la végétation empiète sur tout, sur les chemins et même sur les toits des maisons. Les bœufs, les vaches, les moutons, les chèvres, les coqs

et les cochons semblent appartenir à tous, et on serait tenté de croire que la division des terres est déterminée par les types de cultures plutôt que par les arpenteurs.

*

C'est la deuxième fois que j'essaie de lire *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, et chaque fois je dépose le livre, incapable de poursuivre plus longtemps le récit des drames de ce continent. Je ne cherche pas à fermer les yeux sur la vérité, mais là, cette énumération continuelle des tragédies d'un peuple vous écrase d'une telle lourdeur que les particularités finissent par s'estomper et disparaître, jusqu'à n'être plus que les fractions floues d'une masse qui cesse d'émouvoir. Bien sûr, on ne veut pas contester de tels faits — ce serait de l'arrogance —, mais lorsque je traverse ces villages, j'ai beau résister à la perception de mes sens, je ne retrouve pas le monde des *Veines ouvertes*. Il existe assurément, mais Galeano nous en offre une image souvent insoutenable et appauvrie, et je préfère, pour ma part, me tourner vers les portraits douloureux de Guayasamin, qui laisseront en moi une plus durable compassion.

*

Huit heures d'autobus sur la route de Quito à Esmeraldas.

Sur une centaine de kilomètres, en longeant le Rio Toachi, le paysage est si extraordinaire et inhabituel qu'on a peine à croire qu'on est sur Terre. En traversant cette région, on comprend mieux un roman comme *La Folie-Almayer*. On imagine très bien la pression que peut exercer la végétation sur les caractères.

*

Arrivée à Esmeraldas, puis taxi jusqu'à Atacames. Le chauffeur s'informe et nous apprend qu'il n'y a plus de chambres disponibles dans les hôtels. Il nous conduit à l'extérieur de la ville, aux *Cabanas Rodgers*. On pense qu'il touche une commission.

Tout de suite nous regrettons d'avoir donné notre fric à ces pourris de Rodgers. Lui est menteur comme pas un, et elle, le visage même de l'hypocrisie. On sent vraiment les crapules prêtes à tout pour faire fortune.

*

Mais dans quel trou sommes-nous tombés ? Le temps était radieux hier, mais dans la nuit il a beaucoup plu, et ce matin, en allant déjeuner, la ville fait peine à voir.

Le ciel, alourdi par une nuit trop agitée, est encore couvert. La plage est jonchée de déchets et les rats ne sentent même plus le besoin de se cacher des hommes. Les rues sont boueuses et les gens maussades. À l'intérieur du village, sur les étalages des bouchers, de massives pièces de viande, autour desquelles voltigent nerveusement des essaims de mouches, pendent à leurs crochets. Sur les trottoirs gisent, alignées, d'énormes pattes de porcs.

La ville est divisée par une rivière aux eaux lourdes et brunes. Sur ses berges crasseuses un groupe de vautours attend patiemment qu'un cuisinier jette à l'eau les restes de la matinée.

Sur la plage, bien que la majorité des touristes colombiens soit partie, les bars de bambous crachent déjà leur musique de fiesta, comme une tentative piteuse pour recréer le monde des Caraïbes.

Évidemment, trois semaines, c'est court. On est loin ici du grand voyage initiatique, de la lente descente intérieure.

Dans une librairie de Quito, j'ouvre au hasard un des nombreux exemplaires d'*Ecuador* empilés sur une table, et je tombe sur ce passage :

Maintenant ma conviction est faite. Ce voyage est une gaffe. Le voyage ne rend pas tant large que mondain, « au courant », gobeur de l'intéressant coté, primé, avec le stupide air de faire partie d'un jury de prix de beauté.

L'air débrouillard aussi. Ne vaut pas mieux. On trouve aussi bien sa vérité en regardant quarante-huit heures une quelconque tapisserie de mur.

Je ne me sens pourtant pas prêt à m'associer au cynisme de Michaux. Le prendrais-je trop au pied de la lettre ? Je ne me sens pas plus disposé à me défendre de cette violence faite à soi-même. Pourquoi voudrais-je éviter cet accident peut-être salutaire ?

Épinglée sur le babillard du restaurant où j'écris ces lignes, une coupure de journal avec pour titre : *Victimas del choque de culturas*.

On peut avoir l'impression de parader lorsqu'à notre retour nos proches nous demandent de leur faire le récit de notre voyage. Et même pendant le trajet, en prévision du retour, on se sent tenu de relever les hauts faits qui serviront notre récit, de s'imprégner presque mécaniquement des singularités du pays.

Mais dans l'autobus, entre la perfection triangulaire du Cotopaxi et la vue générale sur Quito ; ou le soir, remontant le Rio Napo pour rejoindre Misahualli, quand

les berges déjà parcourues n'offrent plus de surprises ; ou en cheminant sous les arcs enténébrés du Tungurahua ; ou même en attendant durant quelques heures dans un village perdu une correspondance incertaine pour Tena, là se trouvent les véritables événements, les vrais souvenirs de voyage. Là se cachent les impressions qui se répercuteront en nous pendant plusieurs années, apparitions mystérieuses et soudaines, échos de notre solitude.